

Si le pays m'était conté

Jean-Marc Massie

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18820ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massie, J.-M. (2005). Si le pays m'était conté. *Spirale*, (200), 94–95.

SI LE PAYS M'ÉTAIT CONTÉ

Vous me demandez ce qu'est le Québec : c'est un monstre qui bouffe tout pour savoir ce qu'il est; il est devenu prétexte.

Jacques Ferron, « Autres fragments », *Du fond de mon arrière-cuisine*

TARD le soir, je pianotais sur le clavier de mon ordinateur, tentant désespérément d'achever l'écriture de mon prochain conte. À l'aube, je pus enfin soupirer de satisfaction avec l'assurance d'avoir révolutionné le genre. Je fis part de ma prétention à ma dulcinée qui éclata alors d'un irrésistible fou rire. Vexé, je la sommai de s'expliquer. En guise de réponse, elle me balança au visage les *Contes du pays incertain*. J'encaissai le coup et dévorai de la première à la dernière page le recueil de Jacques Ferron. De la Gaspésie jusqu'à la banlieue montréalaise de Ville Jacques-Cartier, en passant par le comté de Maskinongé, j'y découvris un pays aussi exotique que peuvent l'être, pour nous, certains pays d'Afrique ou d'Asie. Je croyais avoir trouvé une manière originale de nommer le territoire dans mes contes alors que l'auteur du *Ciel de Québec* avait déjà superposé au pays réel un pays imaginaire nous donnant à voir la diversité culturelle d'un pays à géométrie variable. Entre deux plaques tectoniques, il avait su cristalliser l'imaginaire d'un pays étouffant sous sa tunique provinciale.

Nommer les lieux d'une culture

Dans ses *Contes du pays incertain*, Jacques Ferron, tel un magicien, m'a montré comment faire échec au désenchantement de la Province en mettant en scène l'arrière-pays avec une ingéniosité et une originalité franchement ironique. Dans ces histoires, il met à mal nos certitudes en nous faisant croiser, entre autres, « L'archange du faubourg », « Le chien gris » et « La vache morte du canyon ». C'est finalement avec son conte « Les Provinces » que j'ai compris que le pays incertain désigne avant tout une contrée qui ne sait plus distinguer le village de la région, la région de la province et la province du pays. Ici, l'écrivain-conteur m'a fait voir les conséquences politiques que sous-tend le pouvoir de nommer les lieux d'une culture.

« Un jour, le Révérend demanda au cartographe de diviser le pays en région. Ce que fit le cartographe. Il scinda le pays en deux parties, l'une froide, l'autre tempérée, et vint présenter au Révérend le produit de son labeur : "[...]

— Monsieur le cartographe, vous ne m'avez pas compris!

— Comment donc, mon Révérend?

— Je voulais les régions de la Province : la Gaspésie, l'Abitibi, le Saguenay, etc.

— Ce ne sont pas des régions, mon Révérend. Vous employez là un terme français dans un sens qui ne l'est pas. Ce ne sont pas des régions, ce sont des provinces.

— Des provinces dans la Province.

— La confusion ne vient pas de celle-là, mon Révérend.

Embarrassé, le Révérend alla en parler au Primat qui à son tour manda le cartographe : "[...]

— Eh bien, mon ami, vous en faites de belles.

— Je fais de mon mieux, Monseigneur.

— Vous êtes bien cartographe?

— Oui, Monseigneur.

— Alors pourquoi ne faites-vous pas vos cartes comme vous l'entendez? Est-ce que je vous ai jamais demandé, moi, comment chanter la messe? Est-ce que mon honorable ami, Le Premier Ministre, vous a jamais consulté au sujet d'élections?»

Le cartographe baisa la bague du Primat qui lui fit comprendre qu'on n'œuvre bien que dans son métier, que lui seul autorise. Et le cartographe se mit à construire le pays, province après province, sur de jolies cartes enluminées. Parfois, il se prenait pour un fou, d'autres fois il se disait prophète. Après tout, ce n'était qu'un artiste. »

Prendre les chemins de traverse

Avec « Les Provinces », Ferron crée un espace critique de la norme culturelle française; il amorce une prise de conscience de l'aliénation par celle-ci. Ce conte m'a démontré par l'absurde que l'aliénation ne provient pas seulement du référent britannique. Ici, Ferron ne fait pas simplement mettre la province en relation avec ses paysages. Plus encore, il pervertit l'image de la province en subvertissant la norme culturelle française. Ridiculisant le cartographe qui suit une norme déconnectée du réel, Ferron m'a fait voir l'autre sens du mot province. La province française traverse l'Atlantique pour se mettre une fois de plus à l'épreuve de l'Amérique; elle devient la Belle Province. Autrement dit, Ferron a su demeurer au plus près de la fonction primordiale du conte chez les peuples colonisés qui est de rendre visible la fracture entre ce que l'on vit quotidiennement,

le pays que l'histoire est en train de démanteler, et ce que l'on porte encore en soi, le pays réel qui fait partie de l'histoire passée.

En résumé, pour la révolution, je devais donc repasser. Ferron avait agi en moi comme un puissant psychotonique m'éveillant à autre chose. J'étais maintenant devenu un citoyen errant aux quatre points cardinaux du pays incertain. À l'instar de Ferron, je me mis à préférer les chemins de traverse aux grands axes autoroutiers, à mettre en relief les géographies de mon pays et ses habitants, privilégiant la petite histoire cachée derrière la grande Histoire. De la Gaspésie à Ville Jacques-Cartier, Ferron avait fait résonner en moi le pays caché au creux du pays réel de manière à mettre en tension le merveilleux et le politique pour, conséquemment, démonter par l'ironie et la fantaisie les mécanismes insidieux de nos aliénations.

Comme l'a déjà démontré avec brio Pierre L'Hérault, dans *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, en remettant en cause « les géographies officielles (politique, religieuse, etc.) », en opposant « au pouvoir réducteur d'une logique fonctionnelle le pouvoir d'enracinement de l'imaginaire », en démystifiant « le discours aliénant et aliéné qui a fait du Québec un territoire dominé, un lieu d'exil intérieur, un lieu étranger », Ferron a fait du Québec, pour reprendre l'expression que Jean Marcel utilisait dans *Jacques Ferron malgré lui*, « une terre aussi fabuleuse que l'Arabie ». L'écrivain-docuteur avait bien compris qu'un pays se perd lorsqu'il ne renvoie plus à des images familières, car celui-ci n'est plus alors un lieu de rêverie, mais bien un assemblage fonctionnel favorisant le déracinement permanent et, par le fait même, la folie de l'habitant. Avec Ferron, le pays n'est pas un espace clos mais un lieu d'éclatement et de transformation. Poursuivre le travail de Ferron aujourd'hui consisterait en fait à opposer aux arguments rationnels le pouvoir de l'imaginaire, à défier la logique technocratique en lui opposant l'univers labyrinthique de l'artiste-conteur. Mais cela demeure-t-il toujours possible, à l'heure de la banlieusardisation galopante de la périphérie, arrière-pays y compris?

« Le pays sans nos contes retourne à la confusion »

Je n'ai jamais habité la Gaspésie; je suis plutôt l'enfant de ces Gaspésiens exilés économique-

ment dans la grande ville de Montréal. Vers l'âge de huit ans, j'ai été exilé à mon tour. Mes parents ont cru que le nouveau paradis se trouvait à La Prairie l'anonyme, banlieue située sur la rive sud de Montréal, entre Brossard la multiculturelle et Candiac la prospère. La banlieue est devenue notre nouvel Eldorado. Au début, tout y était apparemment paradisiaque : cour individuelle, piscine creusée, abri Tempo, entrée asphaltée, vidéo du coin, BBQ familial célébré sur un immense balcon en tapis-gazon et couvert d'un toit en résine de synthèse. Aujourd'hui, du haut de mon balcon montréalais, lorsque je repense à mon adolescence passée à La Prairie, l'ennui revient hanter mon esprit. Et pourtant, lorsque j'écris à propos de cet insoutenable ennui de l'être, l'imaginaire s'emballe dans une affabulation qui me fait confondre la banlieue réelle avec ma banlieue imaginaire. Ma source d'inspiration n'est pas, comme chez Ferron, liée principalement à l'arrière-pays gaspésien; elle se situe plutôt dans ce purgatoire peu invitant localisé entre la ville et la campagne et que l'on appelle communément la banlieue. Devenue objet de fiction, elle prend une dimension signifiante que je ne lui soupçonnais pas dans la réalité. Dans mon univers narratif, la banlieue devient un objet d'identification provoquant à la fois l'attraction et la répulsion; elle fait appel au sentiment d'appartenance enfoui au fond du Montréalais que je suis devenu; elle rappelle au banlieusard son lieu d'origine pour le meilleur et pour le pire : un pays ne se bâtit pas que dans l'abstraction politico-juridique, mais aussi et avant tout sur le territoire, toutes latitudes confondues, banlieue y comprise. Aujourd'hui, le banlieusard du pays incertain est mis en demeure de porter un regard critique sur sa banlieue, non seulement pour y déceler les sources de son aliénation, mais aussi pour y trouver les repères nécessaires à la constitution d'une mémoire qui fera encore sens pour les générations à venir et qui, de ce fait, ajoutera une couche symbolique à une culture qui tourne souvent à vide.

En somme, la lecture de Ferron m'a fait voir les pouvoirs du conte, notamment sa capacité à apprivoiser le réel à l'aide du merveilleux et du fantastique. Autrement dit, j'ai retenu du conte ferronien qu'il est un moyen d'appropriation de notre climat et de notre géographie souvent hostile, et cela grâce à sa capacité à les transformer par la magie de la narration métaphorique en un espace-temps



Diane Borsato, extrait de *Dormir avec des gâteaux*, 1999-2004, impression au jet d'encre sur papier archive, 58,5 × 71,2 cm

complexe mais habitable. Ferron m'a fait redécouvrir le pays en prenant le parti pris de la décentralisation géographique au profit du village oublié ou en voie de l'être. Je sais maintenant que le conte est naturellement décentralisateur et décentralisé; il me donnera toujours à voir ce que les grands ensembles me cachent. À l'heure de la mondialisation, il n'est pas innocent de raconter le pays en le conjuguant au temps et à l'espace de ses cultures particulières. Par exemple, raconter notre passé maritime, comme l'a si bien fait le cinéaste Pierre Perrault avec les habitants de l'île aux Coudres, c'est là une manière comme une autre de porter un regard critique sur l'évolution des us et coutumes au pays incertain, de cerner ce que l'on a gagné mais aussi,

et avant tout, ce que l'on a perdu en laissant le bureaucrate quadriller le territoire selon les diktats de la modernité du gestionnaire. Dire et redire les lieux de notre culture, ne plus laisser dans le non-dit l'arrière-pays, sortir la banlieue de son insignifiance et remettre les grands centres urbains en contact avec la région, telles sont les avenues qui s'offrent à nous, afin que le pays ne se résume plus à quelques gratte-ciel anonymes et à une poignée de dépliants touristiques dépeignant grossièrement nos cantons et villages. Le conteur conte parce que le pays est incertain; « *Le pays sans nos contes retourne à la confusion* » (« Suite à Martine »).

Jean-Marc Massie